

CHRONIQUE MUSICALE.

Vous dire ce que c'est que le *Val d'Andorre*, ami lecteur, je ne l'essaierai pas. Comme poème, il commence à six heures et demie et ne se termine qu'à onze. Deux coquettes et un frais amour pur de jeune fille ; un vol dicté par le dévouement, puis découvert mais pardonné ; le niais obligé, flanqué de son vertueux correctif ; à cela ajoutez, en méprises, surprises, fringantes entreprises, la dose voulue d'incertitude, de sentiment, de gaieté, pour défrayer une action de trois actes, et quels actes ! En voici assez pour vous montrer que le nouvel opéra-comique satisfait pleinement à toutes les antiques conditions du genre. On y entend gémir l'innocence, on y respire un très-louable parfum de morale ; je pourrais même vous citer certains couplets sur le *souçon funeste*.... que n'eût point désavoué Marsollier, Sedaine, ou Lachaussee ! Mais n'ayez peur ; je crois être assez heureux pour avoir réussi à les oublier.

Le larmoyant du drame n'a-t-il pas détrem্পé les cordes qu'Halévy sait ordinairement faire résonner si vibrantes ? Il faut l'avouer : ce pathétique dépaysé parmi les scènes de la vie bourgeoise a probablement refroidi l'auteur de *la Juive*. Le ton général de sa musique manque d'allure et de verve. A part quelques morceaux clairsemés, on reconnaît trop souvent, dans cette harmonie sans chaleur, les procédés de remplissage banal qui dénotent une inspiration absente ou sommeillant. A la vérité, le réveil ressemble parfois aussi à celui d'Homère. Mais le fond supporterait aisément de nombreuses coupures : elles raviveraient l'action, soulageraient les artistes ; elles reposeraient surtout ces connaisseurs timides qui, brisés par quatre heures de cette trainante mélodie, n'osent pas même se donner la consolation d'appeler ouvertement ennuyeux ce qui les a ennuyés.

Si quatre ou cinq jolis morceaux pouvaient constituer un chef-d'œuvre, le *Val d'Andorre*, à ce prix, trouverait sa place assurée parmi les ouvrages de premier ordre. La veine féconde mais peu prodigue du maestro a distribué ces vives broderies avec assez d'adresse, pour masquer les volontaires pauvretés de la trame. L'ouverture mérite de compter dans ce nombre. Piquante macédoine de traits animés, le *tutti en crescendo* de rigueur y est traité assez sobrement, précieuse rareté chez

Halévy ! Il y aurait seulement à lui reprocher un parti pris un peu trop tenace de couleur locale. Le poète peut, à son gré, se permettre de peindre le caractère des personnages, d'après leur nom. On s'étonnera bien peut-être d'entendre ici appeler le vengeur de la vertu Jacques *Sincère*, — *Lejoyeux* le gai capitaine, — *Lendormi* son lourd sergent. Mais tout ceci est de bonne guerre ; M. de St-Georges n'est point tenu de faire mieux que Sophocle qui, régulièrement, par la voix de chaque acteur, vous dit :

Je suis Achille ou bien Agamemnon.

Au musicien, de pareilles licences portent malheur. Si, pour m'avertir que l'action va se passer aux champs, vous ne trouvez d'autre moyen que de me donner obstinément du hautbois ou de la flûte, je vous sais gré de l'intention, mais le résultat, je vous en préviens, est tout simplement de me transporter en souvenir à l'entrée de la bergère, dans un des mélodrames de ce bon M. Guilbert de Pixérécourt. Foin de cette onomatopée musicale ! Appliquez-vous plutôt à bien étudier l'état de l'âme que produisent la vue d'un riant côteau, le calme d'une belle matinée d'avril. Puis, tâchez de combiner vos accords de manière à faire naître en moi cette même disposition intérieure. Alors l'effet sera saisissant ; alors l'émotion viendra du cœur, non de l'oreille ; alors vous serez monté du rôle de copiste au rang de créateur !

Un air de facture, qui a été placé au premier acte sans doute pour faire briller quelque talent consommé, n'a montré que l'insuffisance de notre ancienne Dugazon-M^{me} Lehuen-Quidant. Devenue meilleure actrice, applaudie avec raison pour quelques mots malicieusement jetés, elle n'a malheureusement pas suivi la même progression, sous le rapport vocal. Son organe trop grêle, posé sur un diapason constamment suraigu, fatigue l'auditeur, risquerait même de le rendre injuste pour l'excellente méthode qui a tiré de cet ingrat instrument tout et même plus qu'on n'avait sans doute espéré.

Mais, d'où vient ce rustique refrain ? *C'est le vieux sorcier d'Andorre*, avec sa cornemuse, qui donnera, cet hiver, le ton à plus d'un élégant piano. Mélodie empreinte d'une franchise entraînant, à peine ses premiers sons s'entendent-ils, que déjà toute la salle la fredonne, du parterre au paradis. Ce sera bientôt un chant populaire : c'est, en attendant, une fraîche et charmante pensée, pleine de son sujet, ravissante surtout de naturel. — Belval a parfaitement rendu les beautés, assez épineuses à interpréter, de cette phrase si largement et si simplement majestueuse. Ce seul couplet est un de ses beaux triomphes ; et rien, dans tout le rôle, n'aurait obscurci sa gloire, si ce maudit *souçon*.... Par grâce ! mon cher Georges, tâchez, à ce moment, de tourner deux feuillets assez adroitement pour ne pas laisser place

au *souçon* ; et délivrez Belval, délivrez la partition, délivrez-nous tous de cette nauséabonde plainte !

Un chœur, au premier acte, mérite spéciale et bonne mention. Le jeune ténor Philippe en a très-convenablement débité la strette : *Destin, qu'on dit terrible !* Cet artiste, dans un rôle mieux fait à sa taille qu'à son talent, a fait preuve de zèle, d'intelligence et d'une fort belle voix de ténor, que Lyon connaît déjà et ne demande qu'à connaître davantage.

Le second acte ne contient guère qu'un duo ; mais c'est une perle, digne de Boïeldieu ou d'Auber. Il s'agit d'un secret, nœud de l'intrigue. L'un veut le surprendre, et verse à plein verre la liqueur qui délie la langue ; l'autre se pique de discrétion, mais seulement à jeun. Une jeune fille se tient à ses côtés, inquiète et suppliante, car s'il parle, elle est perdue. A chaque rasade, nouvelles instances du questionneur, nouvelles recommandations de la pauvrete. Notre ivrogne, toujours sûr de lui, prétend finir la bouteille et garder son secret ; mais, tout en louvoyant, dégustant, s'exhortant, il en a déjà laissé deviner plus de la moitié.... Légère et pétillante, la musique s'harmonise à merveille au piquant de la situation. Ce ne sont qu'appels et répons, dialogue toujours vif et chantant. L'impatience, l'angoisse, la vineuse jactance scintillent tour-à-tour, se disputant à l'envi l'attention. Tel est l'attrait de cette peinture vivante, qu'on se sent palpiter, frissonner, qu'on partage toutes les alternatives de crainte et d'espoir si naturellement traduites par le compositeur.

Colson est redevable au *Val d'Andorre* de l'un de ses plus incontestés succès. Mais il a immédiatement payé sa dette, en même monnaie : car, sans sa verve comique, le sort de l'ouvrage était fort compromis. Le rôle de *Lejoyeux* a révélé en lui une intelligence capable de sentir les nuances délicates qui séparent la fine plaisanterie du domaine de la charge. — Par surcroît de bonheur, sa voix, revenue tout exprès pour la circonstance, a mis le chant à la hauteur du jeu. Accueilli par un sourire dès qu'il paraissait, le gentil recruteur n'a pas, je le gagerais volontiers, racolé, ce soir-là, moins de cœurs pour son service personnel que de conscrits pour la milice royale.

M^{lle} P. Marchand prend une peine visible pour être tragédienne : en jouant plus simplement, elle réussirait peut-être à faire oublier combien elle reste loin du but. Quant à sa voix, ceci échappe à notre compétence ; car nous ne pouvons consentir à appeler de ce nom le sifflet d'enfant qu'elle a sans doute avalé par mégarde, et n'a encore pu parvenir à rendre, malgré tous ses efforts.

Trois décorations nouvelles, d'un effet vraiment magique, témoignent de la bonne hospitalité que notre direction exerce envers les notabilités musicales. La toile du dernier acte eût, à Paris, valu à son auteur les applaudissements de la salle, et son

nom en vedette sur l'affiche. A Lyon, où l'on se dit amateur et protecteur des arts, elle a passé presque inaperçue, et j'en suis réduit à demander ici quel est ce nom ?

— Le concert annuel de M^{me} Ducrest et de M. Rhein s'est distingué, cet hiver, par une affluence plus qu'ordinaire. Et, fait rare dans les réunions de ce genre, tout le programme a été fidèlement exécuté. Femme d'esprit autant que musicienne consommée, la bénéficiaire n'a rien perdu à s'effacer un peu. M^{lle} Masson, M. Dufrène, M. Vanderheyden, M. Thibaut l'ont dignement aidée à faire ses honneurs. L'éminente cantatrice, abordant avec un courage et une puissance toute virile l'air des *Tombeaux*, de la *Lucia*, a produit une impression irrésistible. — Nous croyions tous connaître *le Fil de la Vierge*. Mais, avec Dufrène, on peut bien être tenté de se demander encore, comme aux jours de l'enfance, s'il ne descend effectivement pas du ciel. — M. Vanderheyden a fait un immense progrès. Le voilà maintenant au premier rang, dans notre ville où le second était déjà rendu si honorable. — Les cuivres harmonieux du 9^e dragons ont été presque étouffés par le bruit des applaudissements. — Enfin, il n'est pas jusqu'à un duo de pianos qui n'ait, ce jour-là, reçu des marques d'approbation sincères !

— Il est sérieusement question d'organiser enfin à Lyon, sur des bases à la fois solides et artistiques, un CONSERVATOIRE DE MUSIQUE. Aider ou éclairer les vocations spéciales, faire aimer à la population le seul délassement qui soit attrayant et sans danger, former des masses capables de remplacer les grimaçants simulacres de chœurs qu'on nous exhibe au théâtre, tel est le but qu'on se propose. Ce but peut sembler difficile ; mais il sera sûrement atteint, si les encouragements officiels répondent à l'empressement des fondateurs. Le goût épuré et les nombreux succès professoraux du directeur désigné sont une nouvelle garantie pour le succès d'une entreprise qu'il doit suffire d'avoir nommée pour lui rallier de toutes parts de sympathiques adhésions.

— M^{lle} Alboni est à Lyon ! Il appartenait à M. G. Hainl qui, tous les ans, nous initie avec tant de zèle aux grands événements musicaux contemporains, de faire paraître à son tour, sur notre scène, la célèbre héritière de Pasta et de Malibran. C'est, en effet, au concert de notre excellent chef d'orchestre, qu'elle a donné les prémices de son incomparable talent.

L'enthousiasme le mieux mérité a fait de cette première représentation un triomphe inouï. Pour ceux dont les souvenirs musicaux ne remontent pas au-delà de quinze années, ç'a été là toute une révélation. Par leur seule étendue, ces voix exceptionnelles qui comprennent deux registres francs imposent d'emblée je ne sais quel recueillement mêlé de stupeur. A ce point de vue, M^{lle} Alboni ne peut être comparée qu'à Martin et à la Malibran. Et, comme eux aussi, elle se joue sur ce magnifique instrument, sans paraître ni plus embarrassée, ni plus fière de ses im-

menses ressources, que si elle nous parlait sa langue naturelle. Ruisseau de perles qui roule sur du velours, ses notes toutes égales, rondes, sonores, moëlleusement vibrantes, viennent chatouiller le cœur, sans jamais fatiguer par le spectacle, ou alarmer par l'imminence du moindre effort. Arpèges, trilles, cadences, larges phrases, gammes chromatiques, ports de voix à deux octaves de distance, tout ce que les autres chanteurs font, elle le laisse échapper. La mélodie, comme formée d'avance, éclate et sort dès qu'elle entr'ouvre les lèvres ; et il vous serait aussi difficile d'analyser le mécanisme de cette perfection que d'échapper à la puissance de son charme.

Malgré son apparente froideur, M^{lle} Alboni a dû s'énorgueillir de l'effet qu'elle a produit ; et elle en serait bien plus fière encore, si elle connaissait nos compatriotes. Je n'étais pas, sous ce rapport, sans quelque appréhension, en reconnaissant près de moi, d'un côté, les illustrations de la fabrique, de l'autre un groupe de *dilettanti* du Jardin-d'Hiver. Mais, semblable au choc électrique, le premier son a frappé de catalepsie les tempéraments les plus réfractaires. Muets, retenant leur souffle, ils écoutaient, et écoutaient sans battre la mesure !... L'inspiration sublime s'est improvisé là un auditoire digne d'elle ; et j'ai cru entendre encore une fois le religieux silence de ma vieille salle Favart !

DD.

L'Assemblée législative sera bientôt appelée à prendre une décision sur les moyens de terminer le chemin de fer de Paris à Lyon et de Lyon à Avignon. La Commission spéciale du budget a nommé M. Vitet rapporteur du projet de loi présenté premièrement par M. Lacrosse, et modifié par M. Bineau. On sait qu'il s'agit de livrer à des compagnies financières l'exécution et l'exploitation de cette ligne, à moitié achevée avec les deniers de l'Etat. Nous recevons communication des délibérations du Conseil d'arrondissement de Lyon sur cette question importante. Dans un travail étendu, mûrement étudié, le rapporteur, M. le professeur Jourdan, fait ressortir, avec une grande force, la supériorité de la confection par l'Etat, au point de vue des intérêts généraux du pays.

Nous nous rangeons complètement aux vues manifestées par le Conseil d'arrondissement de notre ville, et nous espérons que l'Assemblée législative ne suivra pas, en matière de travaux publics, les funestes errements du dernier gouvernement, qui avait lancé la France dans la fièvre des spéculations et de l'agiotage.

LÉON BORTEL, gérant.
